

Introduction

LES SEINS DE SUZANNE ET CELUI DE L'ÉGLISE

Les seins ont une histoire qui est en partie une histoire sainte et se confond d'un certain point de vue avec l'histoire de l'Église, voire avec celle du judaïsme et de ses émanations chrétiennes. Depuis le sein d'Abraham¹, dont Grégoire de Nysse, dans son traité *Sur l'âme et la résurrection* (67), a montré la polysémie sous sa forme grecque (*kolpos*), ce sein n'a cessé d'obséder gens d'Église et peintres. Quand Véronèse, après et avant beaucoup d'autres², peint sa *Suzanne et les vieillards* (reproduite en couverture), il fait autant de la théologie que de la peinture, et sa peinture, on le verra, est d'une parfaite orthodoxie. Suzanne, avec ses seins qu'on ne saurait voir mais qui excitent la convoitise, est aussi une figure du « sein de l'Église ».

Outre l'image maternelle, le « sein » est donc d'abord, pour Grégoire de Nysse, « l'heureuse condition de l'âme [...] où se repose l'athlète de la patience ». Mais, « par un emploi quelque peu analogique du mot », ajoute-t-il, il est également le « pli » sous ses diverses figures : celui du vêtement, mais aussi celui de la mer et des océans, qui redevient « sein », et la sinuosité du littoral ou le golfe³. Bref, le « sein », le « bon *kolpos* », est le « lieu où tous ceux

1. Cf. Jérôme BASCHET, *Le Sein du Père. Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard, 2000.

2. Voir J.-C. PRÉTRE, *Suzanne*, Paris, La Bibliothèque des Arts, 1990, p. 65-68, sur Véronèse et l'œuvre reproduite en couverture.

3. Sur la notion de « pli » comme « enveloppe » à propos de Leibniz, dont on ne soulignera jamais assez les sources patristiques, voir G. DELEUZE, *Le Pli. Leibniz et le*

qui accomplissent dans la vertu la traversée de la vie présente font, une fois venu le moment de partir d'ici, comme en un port abrité des flots, [...] aborder leur âme. Pour les autres, la privation de ce qui a pour eux l'apparence du bien devient une flamme qui consume leur âme, et celle-ci demande, pour son réconfort, une goutte d'eau provenant de l'océan des biens qui baignent les saints, et elle ne l'obtient pas ». Refuge, le sein est aussi, toujours, un objet de convoitise.

De même, commentant Ézéchiel 16, 4 dans la version des Septante (« Ils n'ont pas bandé tes seins »), Origène fait desdits seins une image des pensées et de l'intelligence tout en renvoyant à un double registre assez saisissant pour des âmes oublieuses de l'éros divin et qui ont perdu l'habitude de voir ainsi réunis « profane » et « sacré » : au Cantique des Cantiques 1, 1 qui vante les « seins plus délectables que le vin », il associe en effet la « poitrine de Jésus » (Jean 13, 25) où sont « tes seins » (*Sur Ézéchiel*, VI, 4). Autrement dit, le « sein cathédralice » que décrit Ramón Gómez de la Serna avec un certain effroi, « ce sein de la cathédrale, le seul sein digne de ses hautes murailles, le sein de son architecture », ce « monstrueux sein solitaire qu'il conviendrait de voiler d'un mouchoir de dentelle, comme le fait une dame plantureuse qui donne à téter à son enfant dans les jardins publics », n'a rien d'une aberration : en bonne théologie, il est « ce sein qui défie le temps¹ », le sein de l'Église ou le sein découvert de Suzanne.

Au milieu du III^e siècle, en effet, la comparaison de la belle et innocente Suzanne à l'Église, assaillie par les païens et les Juifs en la personne des vieillards, était devenue un lieu commun. On la retrouve par exemple dans *Le Martyre de Pionios*², mais aussi, de manière beaucoup plus développée et à peu près à la même époque, dans le *Commentaire sur Daniel* d'Hippolyte de Rome :

baroque, Paris, Minuit, 1988, p. 9 sq., et « Sur Leibniz », in DELEUZE, *Pourparlers*, Paris, Minuit, 1990, p. 213-225. Le thème du « pli » est encore un thème que le Baroque aura emprunté aux Pères.

1. Ramón GÓMEZ DE LA SERNA, *Seins*, Marseille, André Dimanche, 1992, p. 74-75.

2. Louis ROBERT, *Le Martyre de Pionios, prêtre de Smyrne*, édité, traduit et commenté par Louis Robert, éd. G. W. Bowersock et C. P. Jones, Washington, Dumbarton Oaks, 1994, p. 39 et 79, note 5.

Suzanne préfigure clairement à ses yeux l'Église assaillie (*In Dan.*, I, 12-33). Hippolyte est d'autant plus intéressant qu'il ne se contente pas de commenter, mais introduit autour de Suzanne la famille au grand complet, celle du Christ et celle des « nations » : son corps qui excite la concupiscence résume déjà toute la théologie chrétienne et l'économie de l'engendrement. Suzanne est donc l'Église persécutée, mais son mari Joachim est le Christ, tandis que le jardin où elle se trouve, c'est la communauté des saints, représentés comme autant d'arbres fruitiers. À l'extérieur, c'est Babylone, avec ses vieillards¹, c'est-à-dire ses Juifs et ses païens. Sur le registre de la théologie : le bain de Suzanne est celui du baptême, qui régénère l'Église au jour de Pâques et qui la prépare à recevoir l'Époux ; les deux servantes sont la foi et la charité (vertus théologiques par excellence) ; les parfums dont elles oignent le corps de leur maîtresse sont les commandements du Verbe ; quant à l'huile, elle est la grâce de l'Esprit-Saint². L'histoire de la rédemption, telle que la raconte le corps de Suzanne, est encore une histoire d'éros plus que d'économie.

Dans ses *Homélie*s, Origène a pareillement tendance à en faire une figure de la pureté, préparant ainsi le terrain à Chrysostome qui ne craindra pas de comparer Suzanne à la Vierge Marie en détournant diverses métaphores du Cantique des Cantiques (4, 12), comme celles du jardin clos (*hortus conclusus*) et de la source³ (*fons signatus*). Mais déjà, chez un Jérôme puis chez un Augustin, la fable se fera moins théologique pour devenir une leçon morale sur l'adultère. De là à en faire une préfiguration de la femme adultère de l'Évangile de Jean (7, 53 – 8, 11), il n'y avait qu'un pas, que semble précisément avoir franchi Véronèse dans le tableau évoqué⁴.

1. Hippolyte emploie le mot de *presbuteroi*, qui a donné notre « prêtre »...

2. Cf. Jean PÉPIN, *Mythe et allégorie. Les origines grecques et les contestations judéo-chrétiennes*, Paris, Études Augustiniennes, 1858, p. 264. Voir aussi M. SCHAPIRO, *Les Mots et les images*, Paris, Macula, 2000, p. 32-33.

3. J.-C. PRÉTRE, *op. cit.*, p. 35, et sur l'importance de Suzanne dans la pensée des Pères, M.-L. FABRE, *Suzanne ou les avatars d'un motif biblique*, Paris, L'Harmattan, 2000, p. 113-141.

4. Voir Joséphine LE FOLL, « Le prénom de l'adultère », in coll., *Le Christ et la femme adultère*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001, p. 93-149, notamment p. 122 sq.